

I

Je sors de chez ma consœur : la scène me paraît incroyable, surréaliste.

Le dix-neuf décembre à vingt-deux heures, la veille de mon intervention chirurgicale, tu m'envoyais un premier SMS qui exigeait : « Impose ma présence auprès de tes enfants ». Je n'y répondais pas. Puis, alors que tu m'avais relancée en me demandant « Veux-tu que je t'emmène demain matin à l'hôpital ? », je te répondais sèchement que je prendrais un taxi.

A la mi-janvier, nous dînions encore en tête-à-tête dans un des meilleurs restaurants de la ville, et un mois plus tard, tu prenais un avocat, soi-disant « pour te protéger » !

Je suis abasourdie ! Quel homme es-tu ? De qui as-tu peur ? De quoi surtout ? De la folie des femmes bien sûr ! C'est tellement facile de dire cela !

Conseillée par des amis, j'ouvre enfin les yeux, et je récupère la voiture que je te prêtais depuis des mois. Dès le lendemain matin, tu m'interdis tout contact, plus de courrier électronique, plus de message, plus de texto.

Mais c'est trop facile de se comporter ainsi avec une femme ! C'est ignoble !

Et après, forcément, tu as beau jeu d'évoquer le harcèlement ! Oui, je te laisse des messages furieux en rusant

comme je le peux. Oui, je t'envoie des télégrammes. Oui, je t'écris au siège de ta société. Et alors ?

L'imagination féminine est très fertile, c'est bien connu... J'entends d'ici les injures que tu dois proférer.

Je suis restée une heure et demie chez mon avocate... et encore... j'ai dû interrompre notre entretien car je devais retourner travailler. C'est une jolie blonde, qui a déjà gagné un procès pour moi. Mais il s'agissait d'une affaire sérieuse, pas comme cette histoire invraisemblable à laquelle je suis aujourd'hui confrontée.

J'ai tout repris chronologiquement. Je ne pensais pas qu'elle me ferait parler autant. Son « diagnostic » s'est précisé peu à peu :

« Cet homme est un gigolo, Madame Casellas ! Heureusement que tout cela va cesser car sinon, il vous aurait dépouillée ! Vous avez payé une assurance-vie pour ses filles ? Vous lui avez offert pour huit cent euros de vêtements début décembre en solde, à cinquante pour cent, ce qui signifie qu'en réalité, ceci vous aurait coûté mille six cent euros ? Reprenez vos esprits, Madame Casellas ! Quel type d'homme accepte un tel cadeau ? Vous avez été subjuguée par cet homme. Mais vous n'êtes pas un médecin. »

Je lui ai alors expliqué que tu avais adopté le même comportement avec toutes les femmes, de quinze à quatre-vingt ans... Mon avocate a regardé tes photos que j'avais trouvées sur ton site, puis imprimées ou bien découpées dans divers journaux. Je lui ai demandé si elle te trouvait beau, et elle m'a répondu en souriant que tu avais du charme ! J'étais rassurée : c'était une femme, elle allait pouvoir comprendre.

C'était la première fois que je parlais ainsi à une consœur de ma vie privée. J'ai dû tout lui raconter : Pampelune, le Relais Et Châteaux, les bons moments, les mauvais, les humiliations puis la descente aux enfers, la diffamation, ton discours de victime. Moi, ton bourreau ? Mais c'est à mourir de rire ! Qui peut adhérer à ton discours ? Tes amis de la communauté, soudés par cette solidarité et cet esprit de corps qui vous caractérisent ? Je suis la goy, je resterai la goy, celle par qui le scandale est arrivé.

Manipulatrice, tu as osé écrire cela de moi ! Mais pourquoi donc t'aurais-je manipulé ? Dans quel but ?

Mon avocate a évoqué dans son courrier adressé à ton conseil, ma réputation dans la ville, ma position, ma personnalité de battante. Est-ce pour cela que tu me taxes de « manipulatrice » ?

Je pleure, mais je ne veux pas me laisser faire, je ne veux pas laisser l'injustice se faire.

J'ai enfin réalisé que notre histoire était impossible, que tu étais malsain et que probablement tu me traites ainsi par vengeance. L'homme blessé prend sa revanche...

Je ne connais réellement pas le motif qui a poussé une de mes connaissances à me parler la première de notre relation qui faisait jaser en ville. Je l'ignore ou plutôt je le perçois, mais cela ne me gêne guère. Elle est plus âgée que moi, et elle est franc-maçonne. Je la connais peu en réalité. Un jour, sous un mobile tout autre que toi et moi, elle propose de dîner avec moi. A peine arrivées dans ce délicieux restaurant scandinave que je t'avais fait découvrir quelques mois plus tôt, elle me demande *ex abrupto* :

— Hélène, donnes-tu de l'argent à Camille ? »

Je suis un peu interloquée mais je n'ai rien à lui cacher. Je lui réponds immédiatement :

— Bien sûr que je lui en donne, puisqu'il en a besoin ! »

Elle s'exclame qu'elle en était sûre et s'insurge :

— Mais il ne faut pas faire cela. Tu ne dois pas séduire les hommes comme cela avec ton argent. Tu es toi, avec toutes tes qualités, c'est bien suffisant. »

De quoi se mêle-t-elle ? Serait-elle jalouse de ce que nous avons vécu tous les deux ? Serait-elle jalouse de ne pouvoir t'offrir ce que, moi, j'avais pu t'offrir ?

Je lui rappelle une anecdote. Le soir où je lui avais annoncé que nous partions toi et moi à Pampelune un week-end et que je lui proposais de nous accompagner, elle avait changé de couleur et avait bredouillé « Non, non, je vais vous laisser seuls... »

Lorsque je lui remémore l'incident, elle se montre gênée et confesse effectivement qu'elle avait été surprise. Evidemment, elle ne peut pas avouer qu'elle était jalouse ! Elle continue plutôt son propos, et me reparle de ce qu'elle a entendu dans ma voiture avant que tu ne partes à Barcelone... ce fameux voyage en septembre !

La pernicieuse ! Elle ne sait pas que tu m'avais demandé, la veille de ton départ, de payer ton loyer... Je réalise que cet argent t'a en réalité servi à passer une semaine de vacances avec une femme ! Autant je suis d'accord pour

aider un ami gêné financièrement, autant je n'ai aucune propension à payer les vacances d'une femme ! Je suis furieuse, mais je ne montre rien.

Avec mon avocate, nous adoptons pourtant une ligne amiable, à savoir que tu dois me rembourser ce fameux « loyer », et me rendre tous mes effets personnels, un qualificatif un peu désuet qui ne veut rien dire. Je refuse en réalité de dresser une quelconque liste.

Que vas-tu me restituer ? Ma lingerie coquine prêtée pour tes jolis modèles ? Le cintre de bois sur lequel j'avais collé patiemment « Camille Lehaïm » en lettres découpées ? Le savon pétillant en forme de cœur glissé dans une poche, les galets de l'Atlantique peints de mots doux, les livres que je t'ai prêtés et que tu n'as pas lus, ces deux aquarelles de nus que tu m'accuses d'avoir déposées un jour dans ton salon ? « Quelle valeur ont-elles ? » as-tu osé m'écrire un matin, il y a peu. Serais-tu vénal Camille ? Seul l'argent t'intéresse-t-il vraiment ? Mon argent ? Mais qui seront tes prochaines victimes ?

Et puis, nous évoquons ce faux en écriture privée avec usurpation d'identité que tu as cru bon de faire. J'étais à l'hôpital, c'est facile à prouver. Tu as fait reproduire mon papier à en-tête et ma signature auprès de mon assureur. Je ne supporte pas cela. Mes titres, mon écriture, on n'y touche pas ! C'est moi, mon nom, mes diplômes, comprends-tu cela ?

Mon avocate a été sidérée que tu te vantais de ta collection de photos de seins ou de fesses de tes ex-conquêtes. Et de savoir que tu avais menacé ma fille de « la faire sodomiser par une bande de nègres », tout cela parce qu'elle avait refusé que je te parle au téléphone un dimanche à treize heures, estimant que tu nous dérangeais. Certes, elle

est trop sûre d'elle, mais toi... Quelle violence envers une enfant ! Comment ai-je pu te laisser proférer des horreurs pareilles ?

J'espérais te changer, tout simplement. Tu es malheureux, je le sais. Ta mère ne t'a pas aimé comme elle aurait dû, et tu le fais payer à toutes les femmes qui se laissent prendre à ton piège. Je te l'ai expliqué sur un de mes messages nocturnes laissés sur ton répondeur ces dernières semaines.

Je me suis trop tue pendant tous ces mois. Tu dois désormais entendre, mais tu refuses. Je suis plus forte que toi et tu le sais. Lors de cette dernière soirée passée ensemble, j'ai triomphé, tu m'as fait des confidences.

Je suis sûre que tu m'en veux de tout ce que tu m'as écrit, ces messages dans lesquels tu te plaignais de crever de solitude, d'être un raté, un minable. Quel était ton but ? Que je te plaigne ?

Comment pouvions-nous imaginer construire quoi que ce soit toi et moi dans ces conditions ? La pitié comme moteur, une rivalité permanente, et l'argent au milieu de tout cela ?

C'est à en donner la nausée. Et de surcroît le mensonge, ne rien dire à personne, ne rien montrer, surtout pas à la mère de tes filles bien sûr. Elle aussi est dépressive, il fallait la préserver, me disais-tu. Couches-tu encore avec elle ? Je n'en sais rien, et cela m'indiffère vraiment.

Mais l'autre, la franc-maçonne, elle voudrait bien le savoir ! Elle semble fascinée par ta sexualité et cela m'a fait rire ! Je lui ai raconté que tu m'avais emmenée dans un haut-lieu de l'échangisme mais que, bien entendu, tu

t'étais dégonflé au dernier moment... Je lui ai tout détaillé parce que je n'avais rien à cacher et qu'en plus, je savais pertinemment que j'allais mettre tout cela par écrit plus tard.

Je voulais pousser nos personnages à l'extrême de leurs réactions. Toi, je t'ai excédé, c'est vrai, j'en conviens. Tu es fatigué, soucieux, préoccupé. Et moi, je t'ai bassiné, as-tu dit, avec mes fantasmes, mes idées fantaisistes, mes projets permanents pour fuir une réalité qui, hélas, nous a bien rattrapés.

Et elle, qui pense m'avoir ouvert les yeux, que saura-t-elle jamais de mes sentiments réels pour toi ? Rien, pas plus que mon avocate ou même toi.

Tu me reprochais de trop parler, c'est encore un de tes griefs, mais je te le redis, les choses importantes, je ne les dis pas.

II

T'es-tu seulement vraiment intéressé à moi, Camille, aux choses qui me tiennent à cœur, à mon histoire personnelle ?

Un grand-père paternel natif de Bayonne qui se sentait landais et portait le béret... et ma grand-mère paternelle, qui elle, ne jurait que par Chantilly, sa forêt, ses étangs. Quant à moi, je n'aime pas les chevaux ! La Normandie des cartes postales est charmante, les falaises d'Etretat, le port de Honfleur, les ruelles de Rouen tout autant... mais y vivre, c'est une autre histoire ! C'est pourtant ce que j'ai dû faire jusqu'à l'âge de dix ans avant de partir en pension près d'Amiens.

Les Picards me semblent des gens courageux, francs et fidèles. Mais ce département est sinistre, mis à part la baie de Somme, le port du Hourdel et ses éclairages extraordinaires. Je rêve toujours d'un ailleurs.

Parachutée à Toulouse, la « ville rose » que je ne connaissais pas, ce ne fut qu'en retrouvant le temps du week-end le Pays basque de mes vacances d'enfant que j'ai pu m'enraciner quelque peu dans le Sud-Ouest.

A la ville, je rêve de la campagne. Au milieu des prés, j'ai des allergies, et je m'ennuie vite ! Je me demande si un jour je parviendrai à trouver ma place quelque part.

Je me suis posé la question : qui se sent en permanence déraciné, exclu, en décalage ? Les Juifs bien sûr ! J'ai pensé au Juif errant, toujours mal aimé.

L'idée commençait à germer. Peut-être me sentirais-je bien avec des Juifs ? J'avais en commun avec eux plusieurs « problématiques » : la question du deuil, celle du pardon, de la remise en cause perpétuelle.

Et puis, il y avait le terrorisme. Ceux que je pourrais rencontrer auraient sûrement des réflexions à me livrer sur celui-ci, en particulier le terrorisme palestinien que j'étais bien plus incapable encore d'appréhender que le terrorisme basque.

J'avais entendu parler d'un centre culturel juif à Toulouse, et j'aimais bien le nom de « centre culturel juif ». J'avais été élevée dans le plus grand respect de ce peuple. La rafle du Vel d'Hiv' avait tellement bouleversé ma mère qui y avait perdu bon nombre de ses camarades de classe... Et puis je connaissais bien la rue des Rosiers et le restaurant « Jo Goldenberg » qui était le lieu incontournable lorsque nous nous rendions à Paris.

Petite fille, je regardais, éberluée, ces gens du monde entier, si différents en apparence, mais qui semblaient partager les mêmes traditions, la même cuisine, la même langue. Il y avait là un mystère qui me fascinait.

Bien plus tard, une de mes analystes, que j'avais triée sur le volet en raison de son patronyme hébraïque, rechercha avec moi les raisons de mon attirance, de mes interrogations inhabituelles sur le judaïsme pour une basco-landaise-normande ! Le mystère résista à des années de divan...